

retirent en bon ordre, défilant encore les coups du vainqueur. Les lansquenets eurent l'envie de se venger; ils en furent sévèrement punis : leur général, Claude de Guise, fils du duc de Lorraine et tige d'une grande famille, tomba frappé de vingt-deux blessures, et resta parmi les morts, sauvé par un écuyer qui se fit tuer sur lui (1515).

XXXIV. Toutefois, bien que chèrement acheté, le succès n'était plus douteux. Les Suisses demandaient à traiter, et consentaient, moyennant indemnité, à rentrer dans leur pays. Abandonné de ses soldats, Maximilien Sforza vint se jeter dans les bras du roi, renonça à ses États, se contenta d'une pension, et alla, comme son père, finir ses jours en France. Milan ouvrit ses portes à son nouveau souverain, et personne ne songea à lui disputer cette conquête si vaillamment faite. Comme il l'avait rêvé, il était dès sa première campagne un brillant héros. Léon X sentit qu'il fallait à tout prix arrêter les Français, bien capables, dans l'élan d'une nouvelle victoire, de visiter encore une fois toutes les capitales de l'Italie. Il leur assura par un traité la possession du Milanais, espérant ainsi conserver Florence à sa famille, gagner peut-être la couronne de Naples pour un de ses frères, et achever paisiblement à Rome les loges du Vatican et les voûtes de Saint-Pierre.

XXXV. Ces grands édifices se continuaient au milieu d'une incroyable licence d'esprit et de mœurs. Raphaël lui-même usait sa jeunesse en de tristes plaisirs, et si son pinceau avait gagné en puissance, il avait perdu sa pureté native et son angélique candeur. Les instincts païens envahissaient de plus en plus les œuvres et la vie des artistes, et semblaient, comme au temps de Savonarole, provoquer la colère d'en haut. C'était pourtant sur leurs travaux que se concentraient l'attention et le zèle du pape. Là était sa croisée, et le trésor des indulgences, jadis réservées aux pèlerins d'outre-mer, s'ouvrait au fidèle qui apportait une pierre à la grande basilique. Non content de protéger Rome contre le retour des barbares du Nord, Léon X voulait les forcer à y envoyer leurs

offrandes. Pour oser recevoir celles de France, il fallut partager les deniers de la guerre sainte, et accorder à François I ces décimes sur les biens du clergé, violemment perçus depuis Philippe le Bel, désormais régularisés sous le titre de don annuel.

XXXVI. Restait enfin la grande question des élections ecclésiastiques, que les rois avaient aussi confisquées à leur profit, et que, malgré ses pompeuses promesses, la pragmatique sanction n'avait pas su rétablir. Sans doute il était dur à un pape d'en signer le sacrifice; mais, dans un pays qui s'était donné corps et âme au roi en haine du saint-siège, et qui n'était plus capable d'aucune liberté civile, comment éviter que, seul dépositaire de la volonté nationale, le souverain n'en exerçât tous les droits, et ne disposât des dignités temporelles et spirituelles? D'ailleurs, faute d'électeurs vertueux et indépendants, les choix d'un maître unique n'étaient-ils pas moins mauvais que ceux d'une multitude servile, vénale, divisée par mille petites passions? Léon X le crut : se résignant au pouvoir absolu dont les peuples avaient les premiers admis la nécessité, il laissa au roi le privilège de lui désigner les candidats aux bénéfices vacants, et se réserva le droit inaliénable de les consacrer par l'institution canonique. Tel fut le célèbre concordat destiné à terminer de si longs débats et à pacifier la France et l'Italie (1516).

XXXVII. Le parlement, l'université et le clergé, plus irrités, suivant leur coutume, des droits laissés au pape que de l'absolutisme royal, ne se soumièrent qu'après de vives et aigres protestations. De son côté, pour regagner leurs bonnes grâces, François I se montra peu scrupuleux à tenir ses engagements. Évêchés et abbayes restèrent la proie de courtisans sans amour pour le saint-siège, peu propres à conquérir la vénération des peuples et à ranimer leur ferveur. Tant il est vrai que les ennemis de l'Église sont insatiables! Les concessions ne font qu'accroître leur audace. Par son essence même, le despotisme est leur allié naturel, plus dangereux encore pour la religion dans son amitié que dans sa haine; car, s'il offre aux peuples

amollis la séduisante perspective du repos et de la prospérité matérielle, il ne peut être pour les vertus chrétiennes qu'un protecteur perfide et un caduc appui. Du reste, cette trêve n'était pas moins funeste à l'Italie, où, à la faveur d'une sécurité dangereuse, le vice gagnait du terrain, et réclamait de jour en jour un châtement plus exemplaire.

XXXVIII. Pendant que, mal guérie par le concordat, la corruption portait secrètement ses fruits, et, comme au temps des Albigeois, semait dans les esprits le levain de l'hérésie, un grand événement politique tenait le monde en suspens. L'empereur Maximilien venait de mourir. Bien que, depuis plusieurs générations, l'Empire fût héréditaire dans la maison d'Autriche, cette fois un doute suprême ébranlait les électeurs, épouvantés de la puissance toujours croissante de cette dynastie. Tandis que, par d'absurdes

mariages de famille, Louis XII et François I étaient restés isolés des pays voisins, Maximilien, non content d'épouser Marie de Bourgogne, avait obtenu pour son fils l'héritière d'Espagne. Fruit de ce mariage, roi de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Sardaigne, de Sicile, de Naples, disposant par sa tante des Pays-Bas et de la Franche-Comté, seul maître des colonies d'Amérique, Charles-Quint était le terrible candidat qui réclamait l'Empire, et qui menaçait l'Allemagne et le monde d'une domination absolue.

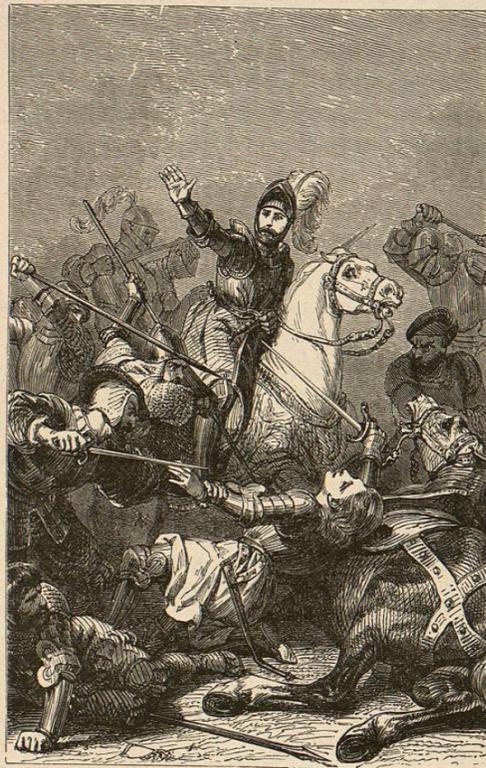
XXXIX. En présence de ces justes alarmes,

François I tenta de lui disputer la pourpre. C'était, depuis Charles de Valois, le premier prince français qui se mettait sur les rangs. Les voix étaient partagées, et, comme il arrive souvent dans les grands conflits, c'était en apparence aux plus petites causes qu'il appartenait de faire pencher la balance. Voisin des Allemands, François I leur déplut par

ses vanteries, sa prodigalité, son despotisme bruyant et son amitié supposée pour les Turcs. De plus il avait mal tenu envers Léon X les promesses du concordat. Au contraire, Charles-Quint se tint prudemment dans l'ombre, se fit humble et petit, parla pieusement de croisade, et gagna à force d'habileté le suffrage du pape. En l'absence de coups décisifs pour arrêter la marche des événements, c'était assez pour qu'elle reprit son cours séculaire. Appuyée par le saint-siège, la maison d'Autriche l'emporta, et la France,

éconduite, resta en Europe le seul contrepoids à la puissance du nouvel empereur.

XL. Entre les deux rivaux la guerre était inévitable. Restait à savoir de quel côté se mettrait le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui avait paru dans la sainte Ligue, et que sa victoire de Guinegate encourageait à se mêler des affaires du continent. François I le reçut à la frontière de Flandre, au camp du Drap d'or, et crut lui faire honneur en l'écrasant de sa magnificence (1520). Charles-Quint employa mieux ses trésors, acheta le cardinal Wolsey, ministre d'Henri VIII, lui promit la



Mort de Gaston de Foix. (P. 208.)

tière à la prochaine vacance, et par son entremise s'assura des Anglais. Puis, certain que son ennemi n'aurait plus un allié, il attaqua le Milanais, encore une fois prêt à se soulever. Le maladroit héros de Marignan se reposait sur des Suisses pour défendre sa conquête, et, cédant aux instances d'une dame de sa cour, il en avait nommé le frère gouverneur et lieutenant général en Italie. Célèbre par sa cruauté au sac de Brescia, laissé pour mort à la bataille de Ravenne, aussi brave que peu habile, Lautrec avait aigri les cœurs et réveillé les haines; il lui aurait fallu double armée pour tenir tête aux Espagnols. Or, au lieu de lui envoyer des renforts, François I, prêtant l'oreille à d'autres intrigues de femme, laissait sa mère Louise de Savoie satisfaire sa jalousie contre ce général et intercepter l'argent destiné à ses troupes. Mécontents de n'être pas payés, les Suisses refusèrent de servir plus longtemps, et par grâce consentirent, avant de se séparer, à livrer encore une bataille. Mais qu'attendre de cette bravoure que l'or n'avait pas réchauffée? Les mercenaires se firent battre à la Bicoque. Avec le champ de bataille ils abandonnèrent au vainqueur Milan et la Lombardie. Les débris français se replièrent précipitamment en Piémont, et la reine mère, triomphant de cette défaite, fit remplacer Lautrec par une de ses créatures, l'inepte Bonnivet.

XLI. En même temps, cette femme légère et passionnée rejetait parmi les ennemis de la patrie un de ses plus braves défenseurs. Le connétable de Bourbon, ayant perdu sa femme, fille unique du duc de Bourbon et d'Anne de Beaujeu, était appelé à recueillir sa brillante succession. Louise de Savoie se mit en tête de l'épouser. Refusée, raillée sur son âge, elle résolut de se venger, et fit confisquer l'héritage. Le connétable, furieux de cette inique spoliation, s'enfuit secrètement de ses États, passa les Alpes, et se jeta dans les bras de Charles-Quint. Ce n'était plus le temps où un seigneur pouvait faire loyalement la guerre à son suzerain félon, où tous les vassaux prenaient fait et cause pour leur pair menacé, et où l'Empereur passait aux

yeux de l'Europe pour un magistrat protecteur des lois divines et humaines. Charles-Quint n'était qu'un dominateur insatiable, jaloux de détruire la France; embrasser sa cause, c'était trahir la patrie sans prétexte, sans excuse, avec moins d'honneur que Charles le Mauvais et Jean Sans-Peur. N'ayant pas l'héroïsme d'étouffer sa colère et de se sacrifier au salut des siens, Bourbon ne fut suivi en Italie que par la réprobation générale et par la honte d'une mauvaise action.

XLII. En vain chercha-t-il à se relever sur les champs de bataille; en vain changea-t-il en déroute la retraite de Bonnivet, et rejeta-t-il les Français au delà de la Sesia. Ces hauts faits étaient autant de coups portés à ses anciens frères d'armes; combattant à l'avant-garde, il trouva au pied d'un arbre Bayard mortellement frappé, mais fier et content d'avoir fait son devoir jusqu'au bout; et comme il témoignait sa compassion au chevalier expirant: « Monsieur, lui répondit le « blessé, point de pitié pour moi; je meurs « en homme de bien. C'est vous que j'ai pitié « de voir servir contre votre prince, votre « patrie et votre serment (1524). » A ces nobles paroles, le connétable triomphant dut rentrer en lui-même et envier le sort du moribond. Mais, si quelques mois plus tôt le courage lui avait manqué pour éviter sa faute, combien n'en fallait-il pas alors pour s'arrêter sur cette pente fatale et s'avouer coupable! Entraîné par les Espagnols, le traître arriva bientôt avec eux sur les terres de Provence, et mit le siège devant Marseille, dont une flotte ennemie bloquait étroitement le port.

XLIII. Là s'arrêtèrent ces lamentables succès. Mal organisée pour conquérir, la France retrouvait ses forces quand il s'agissait de se défendre. Avec les seules armes de ses bourgeois, chaque ville se vantait d'être imprenable. Marseille donna l'exemple, et tint tête aux assiégeants. Quand François I parut, les ennemis étaient épuisés par cette belle résistance; il n'eut plus qu'à les pousser l'épée dans les reins sur la route de l'Italie. Déjà il revoyait les plaines de Lombardie; la fortune semblait encore une fois l'inviter à

les conquérir, et les Espagnols, arrêtés sous les murs de Pavie, lui offraient enfin l'occasion d'une grande et décisive bataille. Les Français avaient l'avantage de la position et d'une puissante artillerie, qui battait en brèche les rangs opposés. Le roi perdit tout par son aveugle bravoure. Trouvant qu'il n'était pas digne de vaincre à coups de canon, il paralysa ses pièces en se précipitant devant elles avec sa gendarmerie. Comme à Nicopolis, comme à Poitiers, cette pesante cavalerie ne put entamer des bataillons encore frais. Pendant qu'elle s'épuisait en vains efforts, le reste de l'armée se débanda; de désespoir, la Trémouille et Bonnivet se firent tuer, et, entouré d'ennemis, François I lui-même fut contraint de rendre son épée. Du moins voulut-il que ce fût à un Espagnol, et non au traître Bourbon. Le héros vaincu partit prisonnier pour Madrid, nomma sa mère régente du royaume, et lui écrivit que tout était perdu fors l'honneur (1525).

XLIV. En effet, la France était aussi menacée qu'au temps du roi Jean. Les Anglais l'attaquaient au nord, les Allemands à l'est, les Espagnols aux débouchés des Alpes et des Pyrénées. Plus de roi, plus d'armée, et pour souveraine une femme connue par sa funeste légèreté. Au contraire, la puissance de Charles-Quint était alors dans cet éblouissant éclat dont la fortune se plaît quelquefois à entourer les jeunes souverains. En Amérique, aux intéressantes découvertes de Christophe Colomb succédaient les conquêtes féériques de Fernand Cortez et de Pizarre; une poignée d'Espagnols donnaient à leur patrie le Mexique et le Pérou, avec leurs inépuisables mines d'or et d'argent. En Europe, tout courbait la tête devant la nouvelle idole, et Rome même, cet antique sanctuaire de liberté, avait remplacé Léon X par le précepteur de Charles-Quint. Dominateur du monde, à la tête d'une armée sans pareille, politique consommé, tenant dans ses mains les fils des événements, l'Empereur touchait au seuil de la monarchie universelle. Mais à ce moment suprême, quelle tête résiste au vertige? quel homme ne se perd pas par sa propre grandeur? Le Ciel ne laisse pas long-

temps à Charles-Quint le pape de son choix; un Médicis lui succéda, héritier de la politique indépendante de Jules II et de Léon X. Étonné de le trouver moins docile, le successeur de Charlemagne lui laissa entendre que l'Italie n'était qu'une province de son empire, et, promenant ses troupes de Naples à Milan, il le menaça d'occuper Rome au premier sujet de mécontentement. Évidemment son orgueil devenait plus fort que sa sagesse.

XLV. S'il est des fortunes qui tuent, il y a des adversités qui relèvent. Pendant que l'Italie, toujours prompte à détester l'oppressur du moment, s'aigrissait contre les Espagnols, qu'elle trouvait durs, méchants et barbares, la France, compromise par son roi, trouvait heureusement assez d'énergie pour se garder elle-même. A côté des Lautrec et des Bonnivet, parvenus luttant de maladie et d'incapacité; à côté du fils des Bourbons trahissant son pays, il y avait des familles encore dignes de la confiance publique. A leur tête brillait la maison de Lorraine, qui avait jadis payé de son sang à Crécy et à Poitiers, et à l'ombre de laquelle s'était formé l'honnête Bayard. René II, le vainqueur de Charles le Téméraire, avait laissé en mourant sous la tutelle de sa femme douze enfants encore jeunes, mais pleins d'espérance. La pieuse veuve avait noblement accompli sa mission de mère, et n'était entrée chez les clarisses de Pont-à-Mousson qu'après avoir donné à ses fils et à ses filles une grande et forte éducation. L'aîné devint le duc de Lorraine; trois autres moururent en Italie au service de François I; un quatrième échappa comme par miracle: c'était Claude de Guise, qui commandait les lansquenets à Marignan. Illustré sur-le-champ par sa bravoure, mais peu aimé de la reine mère, il combattit modestement aux frontières d'Espagne et de Picardie jusqu'au jour où le roi fut prisonnier. Alors, tandis que, jaloux d'imiter Marseille, les habitants des villes préparaient partout une vigoureuse résistance, les gentilshommes accoururent autour de ce jeune capitaine, et le proclamèrent seul capable de sauver la patrie. Ainsi, bien qu'à la veille de tromper Charles-

Quint par un mensonge, François I avait raison de dire que le vieil honneur français n'était pas perdu. Ressuscité par Jeanne d'Arc, il vivait encore, sinon à la cour, du moins chez plus d'un bourgeois et chez plus d'un noble de province.

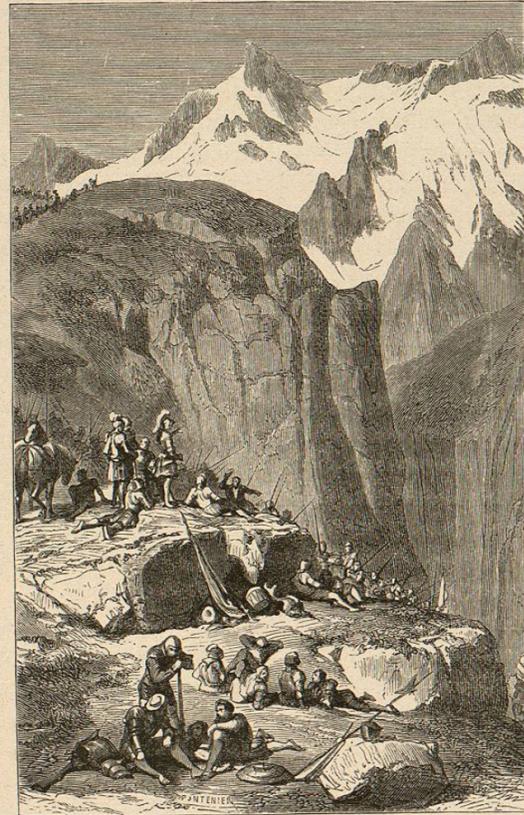
XLVI. Le moment était critique. Profitant de la terreur causée par le désastre de Pavie, Charles-Quint venait de pousser au delà du Rhin quarante mille Allemands, hordes hérétiques qui, sur leur route, pillaient abbayes et châteaux, brûlaient les églises, tuaient les prêtres et soulevaient les paysans. Strasbourg leur ayant livré passage, ils s'étaient rués sur l'Alsace, occupaient Saverne à l'entrée des Vosges, et de là menaçaient la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne. Chargé de défendre cette dernière province, le comte de Guise prit sur lui d'aller au-devant du danger. Avec les dix mille hommes qu'il avait sous la main, il rejoignit son frère de Lorraine, le premier menacé, et tous deux munis de la bénédiction de leur vieille mère, ils entrèrent en Alsace, taillèrent en pièces dans la plaine une partie des Allemands, et enlevèrent Saverne à la pointe de l'épée. Quelques débris à peine de cette formidable invasion se cachèrent dans les montagnes ou repassèrent le Rhin; pour le moment la France était délivrée. A son retour Claude fut fêté comme un sauveur. Seule l'envieuse Louise de Savoie le blâma d'avoir risqué les dernières troupes du royaume; mais, plus juste, François I devait le récompenser en érigeant son comté en duché-pairie et en le nommant définitivement gouverneur de Champagne. Déjà, par son mariage avec Antoinette de Bourbon, petite-fille de Louis XII, Guise était cousin du roi. Outre son duché, il possédait en France Aumale, Mayenne et Joinville, dont ses fils portaient les noms. Sa réputation d'humanité, de grandeur d'âme et de vaillance remplissait l'Europe, et, si déjà en secret les princes du sang ne voyaient pas sans ombrage la gloire de ce héros, personne n'eût osé tout haut contester son mérite.

XLVII. Cependant le roi s'ennuyait en prison. Fatigué des lenteurs de Charles-Quint, qui mettait à sa liberté un prix exorbitant,

il finit par tout lui promettre, sauf à ne pas tenir sa parole, et signa l'abandon de la Bourgogne, de l'Artois et de la Flandre (1526). Jadis, pour un reste de rançon, Jean le Bon s'était cru obligé de reprendre ses fers, et saint Louis avait refusé de tromper les Turcs. Les temps étaient changés : les Pyrénées passées, le roi convoqua une assemblée de notables à Cognac, leur fit annuler le traité de Madrid, et déclara, un peu tard, qu'il aimerait mieux abdiquer ou mourir prisonnier que d'amoinrir le royaume. On calma ses scrupules; on lui fit entendre qu'il avait promis malgré lui, que sa présence était nécessaire. Il se résigna à rester libre, et fit dire à son ennemi que des provinces ne se conquéraient point par des paroles, qu'il n'avait qu'à les venir prendre. Charles-Quint s'attendait à cette réponse, et comptait sur la puissance de ses armes pour châtier son captif parjure.

XLVIII. Mais le superbe empereur méritait aussi une leçon, et commençait à lasser la fortune par ses exigences. Jusqu'où n'eût pas été son orgueil le jour où la France, son seul ennemi, eût été accablée! L'Italie souffrant de plus en plus de sa domination, Venise et le saint-siège se déclarèrent ouvertement pour François I. L'hostilité du pape était celle qui froissait le plus Charles-Quint dans ses rêves de monarchie chrétienne universelle. Furieux, il jura de tirer de Clément VII une vengeance exemplaire, et lança sur Rome des bandes allemandes, sœurs, par leur féroce impiété, de celles qui avaient menacé la France. A leur tête marchaient un obscur et farouche aventurier, Frandsberg, et le connétable de Bourbon, ajoutant le sacrilège à la trahison. La foudre céleste les attendait tous deux aux portes de la ville sainte; ils tombèrent frappés, l'un d'un coup d'apoplexie, l'autre d'une pierre à la tête (1527). Privée de ses chefs, la sauvage armée se rua comme une troupe de bêtes affamées sur la vénérable capitale du monde chrétien, pilla sans pudeur ce sanctuaire des arts, si riche en merveilles, et en châtia tout à l'aise le peuple lâche et gangrené. Pendant sept mois, le pape fut le prisonnier et le jouet de ces barbares.

XLIX. Enfin une armée française arriva pour le délivrer, et dispersa les Allemands, déjà fort affaiblis par l'indiscipline. Commandée par Lautrec, le même qui avait perdu la Lombardie sept ans auparavant, elle renouvela la faute de Charles VIII. Au lieu d'occuper fortement les passages des Alpes et le nord de l'Italie, elle vint assiéger



Passage des Alpes par François I. (P. 209.)

Lautrec et les deux tiers des assiégeants.

L. C'était le troisième désastre qu'en un seul règne les Français éprouvaient au delà des Alpes, la troisième armée qui disparaissait dans ce gouffre fatal. Si un instant l'étoile de Charles-Quint avait paru pâlir, son rival n'en était pas moins puni de l'avoir trompé, et remis à sa merci comme après la bataille de Pavie. Par la paix de Cambrai, la France dut abandonner à jamais ses funestes conquêtes d'Italie, et, chose plus grave, céder aux Espagnols en toute souveraineté

ses vieilles dépendances d'Artois et de Flandre (1529). Ainsi, par un enchaînement de fautes remontant jusqu'à Philippe le Bel, elle laissait des ennemis puissants s'établir sur son territoire, à quelques journées de sa capitale. Ce fut une province de plus pour la monarchie universelle rêvée par Charles-Quint. Sa tante, Marguerite de Flandre,

mourut à propos pour lui laisser définitivement les Pays-Bas et la Franche-Comté. A Milan, le dernier Sforza était son tributaire. A Rome, Clément VII subissait sa loi et ses affronts, et la papauté, ne vivant plus qu'à condition de soumettre le monde aux Espagnols, désespérait de l'équilibre rêvé par Jules II.

LI. Cependant, au moment où Charles-Quint croyait tenir son but, un ver rongeur minait sa puissance; une grande révolution, bouleversant l'Empire, laissait aux Français le temps de réparer leurs

pertes et de refaire leurs armées. On se rappelle l'acharnement héréditaire des souverains qui avaient essayé d'asservir le saint-siège en opprimant l'Italie, en corrompant les élections ou en opposant pontife à pontife. Non contents d'avoir dépouillé l'Église de toute influence politique, ces ennemis tenaces, et Charles-Quint à leur tête, cherchèrent ensuite à s'assurer du choix des évêques, de la direction des universités, en un mot, à faire de la hiérarchie enseignante un instrument de leur pouvoir. Mais l'au-